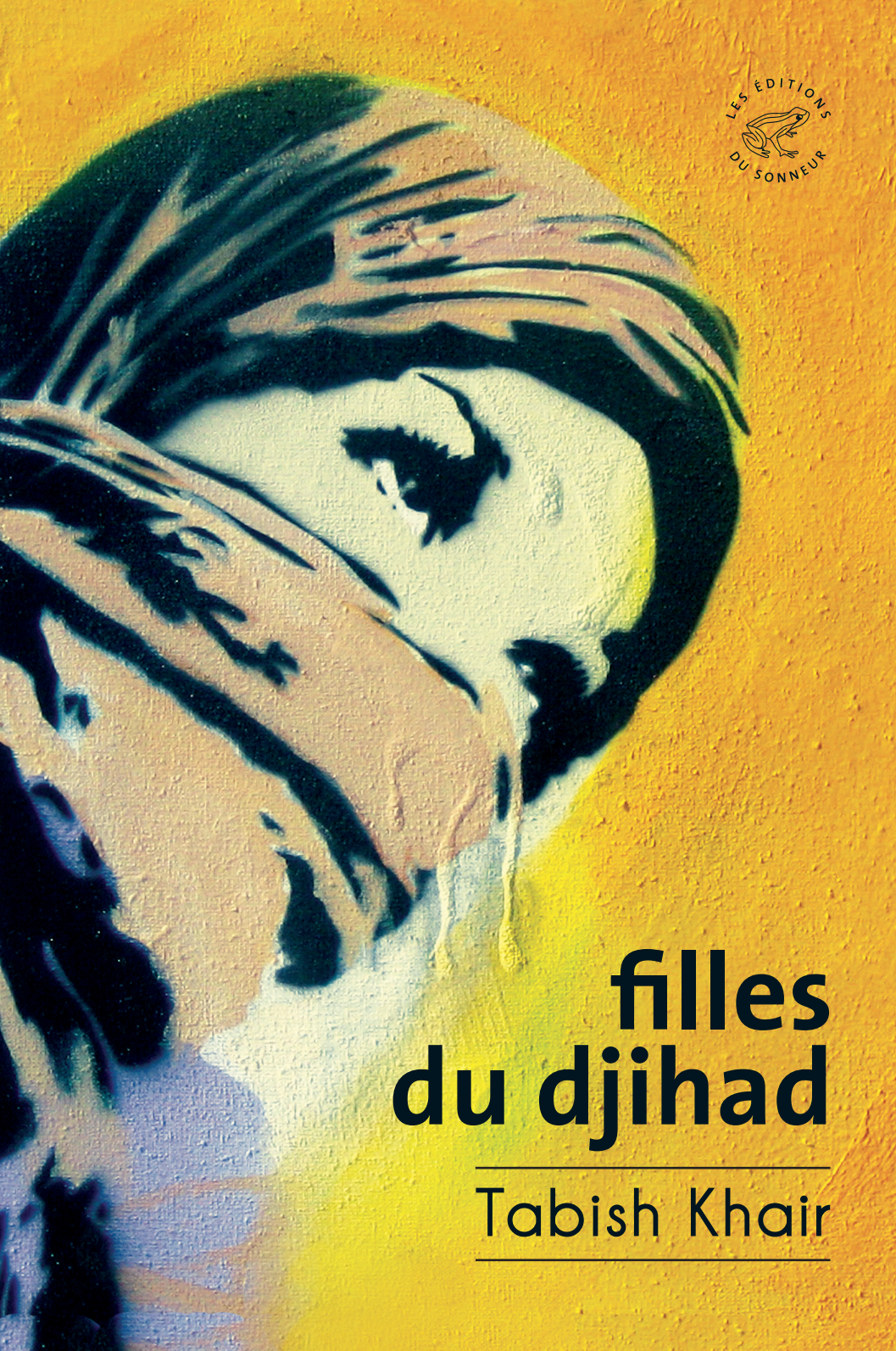
LES ÉDITIONS DU SONNEUR
filles du djihad
Tabish Khair

filles du djihad

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

>> *Apaiser la poussière*, traduction de Blandine Longre, 2010

>> *À propos d'un thug*, traduction de Blandine Longre, 2012

>> *Comment lutter contre le terrorisme islamiste dans la position du missionnaire*, traduction d'Antonia Breteuil, 2013

Titre original : *Jihadi Jane*, Penguin Books, 2016
© Les Éditions du Sonneur, 2018
ISBN : 978-2-37385-081-9
Dépôt légal : septembre 2018
Conception graphique : Sandrine Duvillier
Illustration de couverture : © *Hijab Girl 1*, HeartThrobTawd
Relecture typographique : Monique Thierry

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

filles du djihad

Tabish Khair

Traduction de l'anglais (Inde)
de David Fauquemberg

LES ÉDITIONS DU SONNEUR

À la mémoire de Louie Borges Frost (1997-2016),
qui a empli de rires et de joie la vie de ses proches
– ses parents (mes amis) Simon et Sussi,
et sa sœur Amanda – et de tous ceux qui l'ont connu.

Ces V sont tous les « contre », les « versus » de la vie,
Les LEEDS contre DERBY, les Noirs contre les Blancs,
et, j'ai fait l'expérience à mon corps défendant,
les femmes versus les hommes, droite et gauche, rouge/facho,

la guerre classe entre classe n'est jamais révolue,
la violence nous contre eux, eux contre nous continue :
1984, les mines Mac Gregor
qui s'opposent à l'Union syndicale des Mineurs,

l'Hindou contre le Sikh, l'âme le corps, cœur esprit,
Est contre Ouest, sexe contre sexe, et le cours du problème
nourrissent ces conflits c'est l'homme résigné
qui espère du futur ce qu'il n'eut du passé.

Tony Harrison, *V.*, traduction de Jacques Darras,
Le Cri Éditions, 2008

MÉTHODE DE LECTURE

NE ME DEMANDEZ PAS TROP DE DÉTAILS. On dit souvent que le diable est dans les détails. Eh bien, la police et la brigade antiterroriste aussi. Dans les détails on trouve la mort et la culpabilité, le crime et la persécution. Les détails laissent des cicatrices ; ils crient vengeance. Alors non, je ne vous donnerai pas beaucoup de détails. Je vous donnerai des noms de lieux et de personnes, mais rarement les vrais. Que cela vous plaise ou non ; débrouillez-vous avec ce que je vais vous raconter – car vous êtes écrivain, et je vais déposer cette histoire entre vos mains. N'oubliez pas : je suis une femme qui croyait au départ que seule la vérité importe. La Seule et Unique Vérité. J'ai bu à la fontaine de cette conviction. Pas Ameena. J'avais le sentiment de détenir cette vérité ; Ameena, elle, la cherchait.

Oui, son nom à elle aussi est faux.

Quand ai-je rencontré Ameena ? Je ne m'en souviens pas. Mais elle m'a dit, pendant ces jours en Syrie où tout ce qu'elle pouvait faire, c'était parler du passé à voix basse dans une pièce obscure, elle m'a dit que notre rencontre avait eu lieu dans la cour de notre bahut, un jour qu'elle s'était planquée

derrière le toboggan pour fumer une clope. C'était une journée grise et froide, avec un soupçon de pluie, une journée normale dans cette région de l'Angleterre. L'école avait une petite cour, jonchée de détritus dans les coins et coupée de la rue par un haut grillage, et un bâtiment gris et sordide, couvert de graffitis moches sur l'arrière – une école tout à fait normale, elle aussi, dans cette région de l'Angleterre.

– T'es venue me trouver, genre, tu m'as dit que j'devrais pas fumer, c'est ce que racontait Ameena. Tu portais un voile, t'étais une ninja, non, une *nunja* ; tu t'souviens que j't'appelais comme ça ? Tout emballée, pas une mèche de cheveux qui dépasse, sérieuse comme pas possible. J't'avais déjà remarquée ; t'étais la fille la plus sérieuse de la classe. Tu rigolais jamais avec les mecs. Mais tu t'précipitais toujours pour aider les plus petits.

– Alors, qu'est-ce que t'as fait ? lui ai-je demandé, en caressant son front fiévreux dans le noir.

Là aussi nous étions dans une école, mais en Syrie, le décor et l'éducation y étaient très différents.

– J'crois que j't'ai dit d'aller t'faire foutre, a répondu Ameena, et ce souvenir, son langage grossier aussi, tellement inhabituel dans ce lieu, tout ça l'a fait éclater de rire, et elle s'est tordue de douleur à cause des lacérations sur son corps.

Je n'ai aucun souvenir de cette première rencontre avec Ameena. Mon plus vieux souvenir d'elle est celui d'une fille pas très grande qui trimballait un appareil photo sophistiqué, un Nikon je crois, avec zoom et tout. Elle se baladait dans la rue et prenait des photos. Nous n'avions pas d'appareil chez nous ; Ameena, elle, était fana de photo. On devait avoir douze ou treize ans, à l'époque. À quinze ans, ça je le sais, nous étions devenues amies. Dans mon souvenir, ça remonte au moment où Ameena et sa mère ont emménagé dans notre immeuble, celui où mon père avait un appartement.

Ai-je besoin de décrire le bâtiment ? Vous connaissez ces rues où les immeubles se dressent directement au-dessus du trottoir, les uns après les autres, avec leurs façades lugubres dont les fenêtres vides vous fixent comme les yeux d'un zombie. Il faut appuyer sur l'interphone pour qu'on vous laisse entrer – quand l'interphone fonctionne. Il y a des journaux et des papiers d'emballage éparpillés dans le hall d'entrée et sous l'escalier. Certains immeubles possèdent un ascenseur. Le nôtre en avait un. Il puait la sueur et le déodorant. « Capacité max. 3 personnes » disait l'écriteau.

Ça vous paraît sordide ? C'était bien pire encore quand j'étais gosse. L'ascenseur empestait le vomi et la bière. Et on trouvait des capotes et des seringues par terre. Ensuite, bien sûr, nous avons été de plus en plus nombreux à emménager là et eux, ils sont partis. Certains étaient contents de s'en aller ; d'autres nous faisaient des doigts d'honneur. Mais ils sont partis peu à peu, les gens de la soi-disant classe ouvrière

blanche. La classe ivrogne blanche, plutôt. La soi-disant classe ouvrière basanée a pris sa place. Elle, elle ne buvait pas ; c'était, pour l'essentiel, une classe ouvrière musulmane. Les odeurs de vomi et de bière ont disparu. Les seringues et les capotes aussi. Les graffitis sont devenus multilingues. Sinon, tout est resté comme avant.

Mon père avait un trois-pièces avec un petit bureau qui, aussi loin que je m'en souvienne, a toujours été ma chambre. J'avais dix ou onze ans quand il a fait une crise cardiaque. Mon frère Mohammed, qui avait dix-huit ans à l'époque, s'est empressé de quitter l'école ; il a passé son permis de conduire et a repris le taxi d'Abba en attendant. Abba restait à la maison à lire le Coran, et il est devenu encore plus amer sur le monde. Il disait qu'il allait reprendre le boulot, mais il ne l'a jamais vraiment fait. Mohammed rapportait plus d'argent à la maison qu'Abba n'en avait jamais gagné. De temps à autre, Abba remplaçait Mohammed quelques heures, mais la plupart du temps, il restait chez nous à se plaindre. Souvent, il allait à la mosquée. Il s'était toujours rendu à la mosquée le vendredi, en emmenant Mohammed avec lui. Il ne me proposait jamais de venir, alors que certains de ses amis laissaient leurs filles les accompagner. Mais pas Abba. C'est contre notre religion, disait-il. Les femmes doivent prier séparément des hommes.

Il avait quand même tenu à ce que Mohammed et moi suivions des cours d'arabe courant – qui, vous le savez sûrement, est presque une autre langue que l'arabe du Coran. Les cours avaient lieu à la mosquée, dans une petite salle attenante.

Nous sommes des sayyids ; mon père considérait l'arabe comme sa langue maternelle, même s'il ne connaissait que l'arabe du Coran. Je crois que ça faisait des siècles que personne n'avait parlé l'arabe courant dans notre famille ! Mais Abba était fier qu'on l'apprenne à nouveau. Moi aussi ça me rendait fière, pour lui, beaucoup plus que Mohammed, qui n'arrivait à retenir que les choses les plus basiques, alors que moi, je complétais les leçons dans cette petite salle de la mosquée par des cours par correspondance. Peut-être que je voulais impressionner Abba pour pouvoir l'accompagner à la mosquée comme Mohammed le faisait, pour être debout à côté de lui avec des vêtements bien repassés. Ça n'est jamais arrivé ; j'ai appris à ne me rendre à la salle de prière de la mosquée qu'avec les femmes et les jeunes filles.

En grandissant, j'ai accepté de tels jugements de la part de mon père – et d'autres hommes. De femmes parfois aussi, bien sûr, mais ma mère n'a jamais donné l'impression d'avoir un véritable avis sur quoi que ce soit. C'était une femme timide – j'imagine qu'elle est encore en vie – qui avait été persécutée avec amour par son père, puis par son époux, puis par ce nouveau pays incompréhensible. Le moment venu, son fils aussi la persécuterait avec amour. Mais là, j'anticipe un peu.

Ameena venait d'un milieu complètement différent. Nous parlions toutes les deux ourdou à la maison, mais la mère

d'Ameena travaillait. Ses parents étaient de Bangalore ; ils s'étaient mariés en Inde avant de partir pour l'Angleterre, où son père avait été envoyé par une multinationale, puis il avait changé de boulot pour se poser – il aimait tellement l'Angleterre, m'a confié un jour Ameena, en faisant des grimaces ironiques avec ses yeux et ses sourcils. C'était de l'histoire ancienne, tout ça ; ça avait eu lieu bien avant qu'on se rencontre. J'imagine qu'Ameena n'aurait pas déménagé dans notre quartier sans le divorce de ses parents. Ils s'étaient séparés des années plus tôt ; Ameena m'a dit qu'elle avait sept ou huit ans à ce moment-là.

Son père était banquier, je crois ; enfin, un job dans la finance – quelque chose qui rapportait beaucoup de fric et où il fallait avoir des voitures flashy et des costumes sur mesure. Il marchait et parlait très vite. Je trouvais qu'il ressemblait à une version plus âgée de ce joueur de tennis indien, comment il s'appelait, déjà… Leander Paes. Je n'ai rencontré le père d'Ameena que quelques fois, quand il venait la récupérer ou la déposer devant notre immeuble ou à l'école, et le jour où il est venu l'aider à déménager. Dans ces moments-là, j'étais toujours plus tendue qu'Ameena. Même si son père s'est toujours montré charmant et bienveillant, je dois le reconnaître. En deux occasions au moins, son épouse – ou sa petite amie – l'accompagnait. Elle restait dans la voiture, à envoyer des textos sur son iPhone. Une femme blanche, avec de fins cheveux blonds, détachés. Je la détestais, parce qu'Ameena la détestait.

– C'est sa numéro trois, m'avait-elle soufflé, la première fois.

– Il vit avec trois femmes ? avais-je murmuré en retour, choquée.

– Non, c'est la troisième femme avec qui il sort depuis qu'il a quitté ma mère, avait-elle précisé, avant d'ajouter : il a quitté maman pour la première.

Mais je n'avais pas besoin de cette précision. J'avais grandi avec le préjugé que les hommes de couleur, à partir du moment où ils étaient beaux et réussissaient dans la vie, à l'exception de ceux qui étaient très croyants, quittaient toujours leur gentille femme légitime pour l'« une d'elles ».

Je savais ce qu'elle voulait dire par là. À l'époque, Ameena fumait encore en douce et se laissait peloter par les garçons derrière le bahut, quand l'un d'eux lui plaisait ou qu'elle était simplement fâchée contre sa mère. Elle aimait beaucoup Alex. Tout le monde aimait Alex. Il ressemblait à David Beckham jeune. Il se coiffait comme Beckham. Il jouait même au football comme Beckham. Enfin, quand Beckham était footballeur, je veux dire. Ameena était amoureuse d'Alex. La moitié des filles de la classe d'Alex, et des deux classes au-dessus et en dessous, étaient amoureuses de lui. Et Alex, bon, Alex était comme la mère de ce poème de Wendy Cope : il les aimait toutes. Vous le connaissez, ce poème ? *Reading Scheme*[1]. Non ? Je vous en parlerai plus tard. Il joue un rôle dans mon histoire.

1. « Méthode de lecture » en français.

Bref, quand Ameena disait « une d'elles », elle ne parlait pas de toutes les Pakistanaises, les Polonaises, les Libanaises, les filles du Bangladesh, les Galloises, les métissées, enfin, de toutes ces filles qui avaient un faible pour Alex. Elle voulait parler des filles blanches et blondes qui portaient des tenues que sa mère ne l'aurait jamais autorisée à porter, et qui se baladaient avec une aura proclamant, comme un grand panneau de néons aux lumières clignotantes de toutes les couleurs, JE CONNAIS LE SEXE. Toutes ces Lady Gaga gonflées aux stéroïdes.

Ameena avait de jolis yeux, doux et liquides, bien plus noirs que les miens, où était tapie l'ombre d'une blessure sans nom. Comme un lac au crépuscule. Mais on ne pouvait pas vraiment dire qu'Ameena était jolie. On ne pouvait pas dire non plus qu'elle était moche. C'était une fille assez quelconque, avec de beaux yeux et des cheveux épais ; ni grande, ni petite, ni timide, ni très vive. Elle n'avait presque aucune chance avec quelqu'un comme Alex, qui la tripotait de temps en temps – par pure curiosité, je crois. Il s'intéressait beaucoup plus à moi. Comme la plupart des hommes, d'ailleurs. Même aujourd'hui, après tout ce qui s'est passé, si je garde ce foulard enroulé autour de mes cheveux, c'est parce que les hommes s'intéressent à moi. Ce n'est plus à cause de la foi. Ne vous méprenez pas : je crois toujours en Allah, mais je ne crois pas qu'Allah soit un créateur de mode. Il observe le cœur des gens, pas leur tenue vestimentaire. Ce n'est pas ce qu'Abba croyait ; ce n'est pas ce que croit mon grand frère, Moham-

med. Ce n'est pas non plus ce que moi je croyais à l'époque où, non seulement j'essayais de pousser Ameena à arrêter de fumer, mais où je voulais qu'elle porte le voile. Aujourd'hui, bon, je couvre encore mes cheveux et je mets encore des vêtements amples pour échapper aux regards des hommes. Et, pour être honnête, parce que je me sens bien comme ça ; n'importe quelle autre tenue, avec l'éducation que j'ai reçue, ce serait comme porter un scaphandre de spationaute. Mais enfin, ça ne sert pas à grand-chose : je me fais quand même reluquer. Même vous, vous me matez en douce. Non, ne soyez pas embarrassé. Il n'y a sans doute rien de mal à regarder une femme. Qui sait ? Tout dépend de ce qu'il y a dans le cœur de l'homme, je crois. Je n'ai pas fait cette remarque pour vous reprocher quoi que ce soit ; je voulais juste que vous sachiez que je sais. Je sais que les hommes me remarquent.

Alex m'avait remarquée, lui aussi. D'autant plus, peut-être, que je faisais partie d'un petit groupe de filles qui suivaient les préceptes islamiques ou, du moins, ce que nos parents jugeaient être les préceptes islamiques. Ameena n'appartenait pas à ce groupe, même si à l'époque, j'essayais de répandre la bonne parole partout. Mohammed rapportait à la maison les tracts de je ne sais quelle organisation qui faisait du prosélytisme, et qu'il avait rejointe, et moi je les lisais jusqu'au dernier mot. Par la suite, j'ai même adhéré à la branche féminine de cette organisation et passé bien des soirées à téléphoner à des gens – on nous fournissait des listes de numéros choisis au hasard – pour leur demander si je pouvais leur

parler un peu du Coran et de notre prophète, s'il vous plaîîîît. Il s'agissait de répandre la parole – on appelait ça faire la *dawah*. C'était la seule chose qu'Allah exigeait de nous : remplir notre devoir, vivre comme il se doit et répandre la parole, l'invitation à rejoindre l'islam. Je croyais en ces choses.

Mais je n'étais pas naïve. Je ne l'avais jamais été dans ce domaine-là : je savais qu'Alex craquait pour moi. Le fait que je sois tellement « hors d'atteinte », pour citer mon copain James, a certainement agi sur Alex comme un puissant aphrodisiaque. Ça, et le fait que, comme l'avait formulé un an plus tôt en classe notre professeur d'histoire, un vieux bonhomme chauve de cinquante ans tout mielleux avec un cheveu sur la langue : « Je suppose que Jamie, ici présente, pourrait incarner l'idée que nous nous faisons de Cléopâtre, n'est-ce pas, si elle ne se cachait pas presque entièrement aux regards. » (J'avais horreur qu'on m'appelle Jamie – mon nom, c'est Jamilla –, mais, à l'évidence, les Européens ne peuvent pas s'empêcher de donner de nouveaux noms aux gens et aux lieux. J'imagine que ça doit être dur d'arrêter, quand on a passé des siècles à tout rebaptiser dans ses colonies.) Cette année-là – nous avions à peu près quinze ans –, Ameena vivait déjà avec sa mère dans notre immeuble, si bien que nous faisions le trajet ensemble et traînions parfois au réfectoire du bahut. Alex avait pris l'habitude de se joindre à nous dès qu'il n'était pas escorté par sa bande de nanas branchées en jupes courtes.

Ameena resplendissait de bonheur dans ces moments-là. Alex se montrait toujours galant, il flirtait avec elle et était

attentionné. Moi, je savais que c'était juste pour lui faire plaisir. À sa manière de s'asseoir à notre table, de positionner la tête afin de pouvoir me regarder tout en donnant l'impression qu'il s'adressait à Ameena, n'importe qui l'aurait compris tout de suite. Mais pas Ameena. Elle était dingue de lui : elle le surnommait même – seulement devant moi, bien sûr –, Mister Ooh La La ! Ameena raffolait de cette expression, qu'elle prononçait à l'américaine. Moi, je me montrais toujours brusque et sèche avec Alex, mais ça n'avait pas l'air de le décourager. Je suppose qu'il prenait ça juste pour une sorte de jeu de séduction complexe, auquel nous autres les Arabes, les Pakistanais, les Iraniens, ou je ne sais quel peuple auquel il m'imaginait appartenir, nous adonnions dans nos contrées mystérieuses et tarabiscotées – un jeu, en tout cas, qui s'achèverait au bout du compte par une nouvelle victoire pour lui.

Ameena fumait encore. Mais les mois que nous avions passés ensemble l'avaient rendue plus avisée dans ses choix vestimentaires. Elle ne portait plus ses jeans moulants et ses tee-shirts serrés, ornés de slogans débiles. À présent, elle préférait les pantalons baggy et les chemises. Mais elle n'avait pas encore opté pour le voile. Encore moins le voile intégral que j'arborais en dehors de l'école ; elle continuait de me traiter, pour me taquiner, de *nunja*.

J'avais commencé à l'emmener au groupe de discussion réservé aux femmes, auquel je participais depuis deux ans déjà à la mosquée. Ça ne plaisait pas trop à sa mère – je la nommerai ici Aunty[2], car c'est comme ça que je l'appelais. C'était une petite femme qui ressemblait à un oiseau, d'un âge indéterminé, les cheveux trop courts. Mohammed et Abba faisaient des commentaires là-dessus. Sur ses cheveux trop courts, je veux dire. Et aussi sur le fait qu'Aunty ne portait pas le hijab, pas même un foulard sur la tête, et qu'elle sortait parfois en pantalon et en chemisier. Ammi, ma mère, avait laissé échapper un :

– Ttttt, avant d'ajouter, mais la pauvre femme, elle doit travailler dans ce pays.

Abba avait grogné :

– Ne dis pas de bêtises ! Est-ce une excuse pour renoncer à sa foi ? Est-ce que Mohammed et moi nous buvons, juste parce qu'on doit travailler dans ce pays ? Ah, ces musulmans *indiens* éduqués au couvent !

Mohammed avait ri de ce rire condescendant qu'il avait chaque fois qu'on soulignait la déficience de foi des autres ou la supériorité de la sienne. Ammi avait trouvé refuge, comme elle le faisait toujours, soit dans notre cuisine miteuse, soit dans son exemplaire du Coran.

Bref, non, la mère d'Ameena – Aunty pour moi – n'était pas contente que sa fille vienne avec moi aux cours de la mos-

2. « Tata » en anglais.

quée. Mais elle ne s'y est pas opposée. Je crois qu'elle était soulagée de voir Ameena faire quelque chose qui semblait moins dangereux que ce qu'elle craignait pour sa fille. Aunty et Ameena avaient du mal à parler très longtemps sans se disputer. Ameena en voulait à son père d'avoir quitté sa mère, mais, dans les rares occasions où je l'ai vue avec son élégant et nonchalant papa, les deux paraissaient heureux et les meilleurs amis du monde. Quand Ameena le regardait, on lisait l'adoration dans ses yeux. Il semblait avoir peu de temps à consacrer à sa fille, et dans son dos elle ironisait sur son père et sa « numéro trois ». Mais tout cela s'envolait dès qu'il se pointait, l'air toujours plus jeune et plus fringant que les autres pères. Vous allez me dire que je n'assistais qu'à leurs moments de retrouvailles et d'adieux. Ils se disputaient forcément parfois entre les deux, non ? J'en doute. J'ai vu d'autres enfants de divorcés avec leurs parents : ça commence mal et ça finit bien ; ou alors ça commence bien et ça finit mal. Mais je n'ai jamais remarqué aucun signe de malaise ni aucune brouille entre Ameena et son père quand ils étaient ensemble.

Avec sa mère – qui trimait dur comme professeur dans une école quelconque et rapportait souvent du boulot à la maison –, c'était autre chose. Ameena passait son temps à la provoquer, et même à la critiquer. Aunty n'avait pas un caractère facile, du moins c'était mon impression à l'époque. Elle semblait avoir des opinions bien arrêtées, et ne jamais en démordre. Au bahut, on l'aurait traitée de rageuse. Elle était toujours soit débordée soit fatiguée, ce qui la rendait geignarde, dis-

traite et irritable. Son appartement était plus en désordre que le nôtre, avec des livres, des magazines et de la vaisselle éparpillés partout. Je prenais le parti d'Ameena dans tous ses conflits avec Aunty, même quand mon amie avait clairement tort. Je comprenais pourquoi le père d'Ameena avait quitté sa mère. Maintenant que j'y repense, je n'en suis plus si sûre : je me rends compte qu'inconsciemment, je comparais la mère d'Ameena à ma propre Ammi, cette femme qui ne parlait pas anglais, restait à la maison, s'angoissait de choses aussi insignifiantes qu'aller faire les courses seule, ne contredisait en aucun cas Abba et Mohammed, et ne me reprochait jamais aucun tort, réel ou imaginaire.

Je sais qu'Aunty savait qu'Ameena fumait ; elle avait été tenue au courant des bêtises de sa fille à l'école – ça, c'était avant qu'on devienne amies. Ameena avait pris l'habitude de sortir avec le premier garçon qui lui accordait un peu d'attention, et la plupart du temps ça se terminait par un sale coup ou un blâme. Quand le garçon – généralement, le profil-type du jeune en échec scolaire – faisait une connerie, Ameena suivait le mouvement avec des yeux ébahis. Je ne me rappelle pas où sa mère et elle vivaient avant – des problèmes d'argent, après son divorce, avaient forcé Aunty à vendre son appartement pour en acheter un beaucoup plus petit – mais, du peu qu'Ameena m'avait raconté, il était évident qu'elle avait traîné avec les pires racailles de son ancien quartier. Notre bahut ne comptait pas d'as du cran d'arrêt parmi ses élèves, mais en ville, il y avait des gangs de petits délinquants – les Gangsters

d'Elm Street, les Knuckledusters, les Rydaz de l'E7 – et certains garçons et filles se vantaient de zoner avec eux après l'école. Ameena a laissé un jour entendre qu'avant, dans son ancien quartier, elle avait connu « des mecs cools » qui appartenaient à un « vrai gang ». Pas étonnant, donc, que malgré sa coupe au carré démodée, ses jeans à l'occidentale et son abonnement au *New Statesman*[3], Aunty n'ait pas protesté quand Ameena s'est rapprochée de moi et des gens de la mosquée du quartier.

À quinze ans (ou en avait-elle déjà seize, à ce moment-là ?), Ameena n'était plus vierge. De ce point de vue, elle était comme l'« une d'elles ». Elle n'arrivait pas à croire que je n'avais jamais couché avec un homme. Visiblement, Alex n'y croyait pas non plus. Non pas que le sujet ait été abordé en sa présence ; non, il planait juste dans l'air. Alex savait qu'Ameena était disponible ; il savait que je ne l'étais pas. Mais, comme je l'ai dit, il croyait que je finirais par le devenir. J'imagine qu'il croyait que toutes les filles finiraient tôt ou tard par être disponibles. Disponibles pour lui, j'entends.

Il avait pris l'habitude de s'asseoir dans notre coin pendant les cours de littérature. Il essayait de se placer de manière à ce que je me retrouve entre Ameena et lui, si bien que lorsqu'il

3. Hebdomadaire de gauche.

se tournait pour flirter avec elle, ses paroles passaient forcément par moi. Il m'appelait la Reine des Glaces.

Notre professeure de littérature était une Indienne qui s'appelait Mrs Chatterji – nous n'avons jamais su son prénom –, et elle aimait l'anglais et la poésie anglaise avec le genre de fanatisme dont seuls les anciens colonisés sont capables de faire preuve. Elle essayait de nous inculquer son amour pour les deux. La tâche était difficile ; elle s'exprimait dans un anglais correct et saccadé, mais très éloigné de celui que nous parlions, et très éloigné, pour être honnête, de celui que j'emploie ici pour vous. Quant à la poésie, vous avez déjà essayé d'enseigner la poésie à des ados de quinze ans ?

Mais Mrs Chatterji faisait beaucoup d'efforts. Elle imaginait sans cesse de nouvelles manières de nous intéresser aux vieux poètes. Je ne m'en rendais pas compte à l'époque, mais c'était une enseignante pleine de ressources : elle nous demandait d'écrire des limericks sur nos professeurs, elle invitait des poètes-performeurs à faire des lectures dans notre classe, elle lançait des débats et des projets autour de thèmes littéraires – notamment un dont il faudra que je vous parle, plus tard, car il m'est revenu à l'esprit dans une étape très différente de ma vie. Cette année-là, elle avait trouvé un nouveau moyen de nous intéresser un tant soit peu à la poésie : elle nous a demandé d'apporter chacun un poème par semaine. Puis nous devions nous asseoir par groupes de trois ou quatre, échanger nos poèmes et expliquer aux autres pourquoi nous avions choisi tel ou tel texte en particulier. Ça a

marché, dans la mesure du moins où les garçons pouvaient proposer des limericks marrants et des paroles de hip-hop, et les filles télécharger sur Internet des trucs de Beyoncé et des poèmes à l'eau de rose. Alex suggérait des textes plus intéressants. Il n'était pas dénué d'intelligence. Ses poèmes étaient vraiment ce que quelqu'un comme vous, un écrivain, appellerait des poèmes – enfin, j'imagine. Vous voyez, des trucs avec une certaine conscience du nombre de pieds et des rimes ; des trucs qui brisent les conventions poétiques non pas par pure ignorance mais par nécessité. Là, je cite Mrs Chatterji. Et c'est comme ça que *Reading Scheme* de Wendy Cope est entré dans ma vie. Parce que, vous voyez, tous les poèmes qu'Alex apportait avaient rapport au sexe ; pas de manière flagrante, sinon Mrs Chatterji les aurait censurés, mais assez évidente quand même pour qu'il me regarde droit dans les yeux – un regard sans ambiguïté – pendant qu'il récitait les vers à Ameena ou à un autre membre de notre groupe. Et étant donné la fascination d'Ameena pour ce type, il m'était impossible de lui faire changer de groupe.

Vous vous souvenez de *Reading Scheme* ? C'est un poème très drôle. Mais bon, rien d'étonnant : c'est Wendy Cope qui l'a écrit. Je me rappelle que Mrs Chatterji était particulièrement contente du choix d'Alex. Elle sautillait de groupe en groupe – c'était une femme de petite taille, rondelette, avec le visage rose et des yeux comme des billes –, examinant, encourageant, commentant. Je la trouvais ridicule. Je ne sais pas pourquoi. En fait, elle était fanatique de sa poésie, et moi j'étais fanati-

que de ma religion, comme l'étaient mon Abba, Mohammed et toutes mes amies de la mosquée. Comment pouvais-je trouver ridicule le fanatisme de son amour absolu pour Wordsworth, Byron ou Shelley – elle avait une croyance extrémiste en sa conception romantique de la poésie, de la même manière que les wahhabites ont une croyance extrémiste en leur conception de l'islam –, tout en prenant tellement au sérieux mon propre fanatisme, de manière si inconditionnelle ?

Bref, Mrs Chatterji était ravie du choix de *Reading Scheme*, elle qui avait généralement du mal à dissimuler son manque d'enthousiasme pour tout vers écrit par un poète qui n'était pas mort et enterré depuis près d'un siècle. Elle a demandé à Alex de lire le poème à voix haute. Alex s'est exécuté, d'une voix grave ; il m'a fixé droit dans les yeux au moment des vers les plus suggestifs : « Viens, laitier, viens ! » Brève œillade. « Le laitier aime maman. Elle les aime tous. » Regard avec sourire. « Voici les rideaux. Ils cachent le soleil. » Coup d'œil, sourcils froncés. « Regarde le chien ! Vois comme il court ! » Regard légèrement concupiscent, en insistant sur « chien ».

Vous voyez, je me souviens encore de ces vers.

Ni Mrs Chatterji ni Ameena n'avaient remarqué la cible des regards d'Alex. Mrs Chatterji était concentrée sur le poème et Ameena sur le récitant. C'est peut-être à cause de ça, ou bien de l'impudence d'Alex, toujours est-il que ce poème a provoqué chez moi une réaction intense. C'est un texte très habile, il se présente comme une banale méthode de lecture pour évoquer avec humour une mère de famille de banlieue qui a

une aventure avec le laitier et qui se fait surprendre par son mari, tout ça raconté du point de vue de ses deux jeunes enfants. Nous avions déjà lu des trucs d'adultes en littérature et en histoire. Mais d'habitude, même quand ces textes me choquaient, je les ignorais. Ce jour-là, je n'ai pas pu. Alors, lorsque Mrs Chatterji nous a demandé, comme elle le faisait à chaque fois, de dire ce que nous pensions du poème, je me suis surprise à balancer, malgré moi :

– C'est un truc de tarlouze !

Mrs Chatterji n'a pas compris ma critique. Peut-être qu'elle ne saisissait pas vraiment le sens du mot « tarlouze » ; elle avait grandi en Inde et parlait un anglais guindé et littéraire, comme sur la BBC. Elle a d'abord souligné l'habileté de ce poème et le fait qu'il s'agissait d'une villanelle, forme qui, selon les spécialistes, ne peut généralement pas être utilisée pour raconter une histoire : vous vous souvenez du poème de Dylan Thomas, *N'entre pas sans violence dans cette bonne nuit*, avec ses jolies répétitions, son absence de progression linéaire en termes d'action et de récit ? Eh bien, vous voyez, Wendy Cope s'était servie de manière extrêmement maligne et virtuose de la villanelle, hein, pour raconter une histoire, ou plutôt une simple anecdote qui va d'un point à un autre de manière linéaire et qui en même temps nous fait rire. Alex s'est efforcé alors de croiser mon regard avec son sourire entendu. Ça n'a fait qu'accentuer ma réaction.

– P't-être que pour vous c'est marrant, j'ai dit, reprenant d'un seul coup mes intonations et mes tournures pakista-

naises malgré mes efforts rigoureux (à la différence d'Ameena, surtout à cette époque) pour m'exprimer dans un anglais « correct ». Moi j'dis que c'est un poème obscène, qui parle d'un péché que mon Dieu interdit. L'adultère. Pas vrai ? Pas le genre de truc qu'on peut utiliser pour faire rigoler les gens.

Mrs Chatterji était un peu décontenancée, mais elle a répondu que non, ce n'était pas un poème obscène ; après tout, il ne glorifie pas l'adultère, n'est-ce pas ? Le laitier est chassé de la chambre par le père armé d'un fusil. N'étais-je donc pas capable de saisir l'humour, l'ironie…

– L'ironie ? ai-je répliqué, heurtée dans ma vertu.

Alex m'a fixée de plus belle avec son sourire sûr de lui. Finalement, Mrs Chatterji a dit :

– Jamilla, pourquoi ne pas rapporter ce poème chez toi pour le relire à tête reposée ? Rédige une page dessus et nous en reparlerons au prochain cours, dans une semaine. Note sans retenue les sentiments que t'inspire ce texte, quels qu'ils soient. C'est tout ce que je te demande. Réfléchis bien et écris ce que tu en penses.

– Mais j'vous l'ai déjà dit : j'en pense rien du tout, ai-je rétorqué, accentuant encore mon accent et mes mauvaises tournures pour défier Mrs Chatterji, elle qui n'essayait pourtant jamais de faire parler « correctement » ses élèves, pas même Ameena.

– Très bien. Simplement écris-le, dans ce cas. J'accepterai tout ce que tu pourras dire, du moment que tu plonges à nouveau dans ce poème et que tu notes tes impressions.

Essayait-elle d'esquiver le débat ou espérait-elle que le simple fait de coucher mes impressions sur une feuille allait m'aider à revenir sur mes positions et à adopter un point de vue plus nuancé ? Ce n'est pas ce qui s'est produit.

J'ai certainement passé plus de temps sur cette rédaction que je n'en avais jamais consacré à aucun devoir à la maison. Je n'avais jamais été en colère à ce point. Et, bizarrement, même à l'époque, j'étais consciente que ma colère était disproportionnée : je voyais bien qu'il s'agissait d'un poème comique décrivant une tromperie stéréotypée ; j'étais capable d'admirer – car je me souvenais de la villanelle de Dylan – la virtuosité technique de Cope ; et je sentais même un sourire, l'ombre d'un sourire, se former sur mes lèvres à la lecture de certains vers, surtout le refrain « Regarde le chien ! Vois comme il court ! », d'abord présenté comme une description du chien de la famille et qui finit par s'appliquer au laitier chassé par le père et mari. Mais en partie à cause de cette ombre de sourire et en partie à cause de la suffisance d'Alex, à cause, enfin, d'Ameena, qui se vantait de tout savoir sur ces choses-là, l'ayant « fait » avec au moins deux garçons, pour toutes ces raisons et peut-être pour d'autres encore, plus je sentais que ma colère était disproportionnée, plus celle-ci grandissait. Si je me représentais, comme c'était le cas alors, le poème de Cope comme un égout répugnant, alors ce que

j'y ai déversé était un océan de pure violence, une rage qui semblait me dépasser et qui se nourrissait d'elle-même.

Ma rédaction débordait de cette colère envahissante. Et elle était truffée de citations du Coran, du Hadith et même d'un passage de la Bible. Toutes au sujet de l'adultère, bien sûr, et du péché, du châtiment, de la dépravation, de la vengeance divine. Je crois que la citation de la Bible commençait comme ça : « Ignorez-vous que les impies n'hériteront pas du royaume de Dieu ? Ne vous méprenez pas : ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les sodomites. » J'avais écrit plus d'une page ; presque deux en fait, et mon propos était assez simple : *Reading Scheme* était un poème dépravé traitant de l'adultère, et de ce point de vue il reflétait la dépravation de l'Occident, qui s'élevait depuis longtemps contre la volonté de Dieu, comme cela était expliqué non seulement dans la plus exacte de toutes les révélations, c'est-à-dire le Coran, mais également dans leur propre version tronquée et largement remaniée des révélations divines, la Bible. C'était pour cette raison, mettais-je en garde dans les deux derniers paragraphes, citations du Coran à l'appui, que de grands châtiments menaçaient l'Occident, cet antre où régnaient l'adultère, la fornication et la duplicité ; l'épée du Seigneur allait donc s'abattre d'un instant à l'autre sur lui et sur tous les incroyants, où qu'ils se terrent.

Mrs Chatterji était de bonne humeur la semaine suivante. C'était généralement une femme joyeuse, avec des joues qui se creusaient facilement de fossettes et des yeux qui s'emplissaient de larmes lorsqu'elle lisait un passage particulièrement tragique de Dickens ou de Wordsworth. Ce jour-là, elle était de meilleure humeur encore que d'habitude. Elle s'est approchée de moi et m'a demandé d'une voix gaie :

– As-tu écrit ta rédaction, Jamilla ?

C'était l'un des rares professeurs à prononcer mon prénom en entier. Je lui ai tendu mon devoir, l'air sombre.

Elle a regagné son bureau d'un pas sautillant. Elle a présenté en quelques mots le poème de Wendy Cope et résumé notre discussion de la semaine précédente. Puis elle a lu le poème devant toute la classe. Enfin, toujours aussi peu préparée à la profondeur de ma rage, elle a commencé à lire ma rédaction. Sa voix a vacillé dès le deuxième paragraphe. Elle a balbutié le troisième et le quatrième. Elle s'est tue, sans même s'en rendre compte, au milieu du cinquième. Elle n'a pas réussi à lire les derniers. Mais au fur et à mesure que ses yeux parcouraient les lignes, son visage pâlissait, et à la fin les feuilles ont failli lui échapper des mains. Je crois qu'elle a dû s'appuyer sur son bureau pour ne pas tomber. Alors, elle m'a dit :

– Mais, Jamilla, je crois que tu n'as pas compris ce poème ; il ne traite pas de moralité ou de Dieu, il… Il traite de…

Elle était incapable de dire de quoi. Alors elle a répété, d'une voix faible :

– Je crois que tu ne l'as pas compris.

Alex me dévisageait, ses lèvres délicieusement ourlées esquissaient un léger sourire. Depuis le début, il me regardait comme si ma réaction à ce poème était une affaire personnelle entre lui et moi, une dispute amoureuse plutôt qu'un débat intellectuel. Puis d'une voix traînante, avec un imperceptible froncement de sourcil, il a dit :

– Non, Jamie Baby, le problème c'est que tu ne comprends rien à tout ça.

Plus que l'indolent « Jamie Baby », c'est la manière entendue dont il avait accentué le « tout ça » qui m'a poussée à me pencher vers lui et à le gifler de toutes mes forces.

Vous imaginez la suite. Alex s'est fait gentiment réprimander par Mrs Chatterji ; on m'a envoyée chez le proviseur pour avoir une petite discussion avec lui. Il a lu ma rédaction et a décidé qu'il valait mieux en parler avec mes parents. Il m'a remis une lettre à leur intention, en précisant qu'il les appellerait s'il n'avait pas de leurs nouvelles dans la semaine. Il n'avait pas à s'inquiéter. Je n'étais pas du genre à cacher des choses à ma famille. J'ai prévenu mes parents, qui ont chargé Mohammed d'aller lui parler – et Mohammed, en gros, a livré au proviseur et à Mrs Chatterji une version plus catégorique encore de ma position sur le sujet. N'ayant pas lu le poème, et n'ayant pas de temps à consacrer à la poésie – après tout,

comme on m'avait moi aussi appris à le croire, pourquoi lire un poème alors que le Coran contenait la poésie *divine*? –, il n'a pas eu la patience d'écouter les arguments du proviseur et de Mrs Chatterji, préférant les réduire au silence en les accusant d'attaquer nos croyances religieuses. Il a appelé à une interdiction pure et simple de ce genre de poésie à l'école. Je crois que le ton est monté, et le proviseur a menacé de ne pas en rester là, tandis que Mrs Chatterji plaidait pour qu'on oublie l'affaire. Mohammed les a assommés à coups de Coran et de Bible – il était imbattable pour citer ces deux textes. Je crois que les choses auraient dégénéré si, dès le lendemain, mon père n'avait pas fait une deuxième crise cardiaque.

Deux semaines environ se sont écoulées entre ma gifle à Alex, la visite de Mohammed au proviseur et la deuxième crise cardiaque de mon père. Je n'ai pas pu parler à Ameena pendant tout ce temps-là. Elle avait pris le parti d'Alex. Je la croisais au bahut, toujours pendue à son bras, radieuse. Ils étaient ensemble maintenant, racontaient les autres filles. Ils s'asseyaient côte à côte en classe. Alex l'avait intégrée à sa bande, celle des gars sportifs aux cheveux lissés et des filles qui s'habillaient, riaient et marchaient comme des top-modèles. Elle était un vilain canard au milieu de ce troupeau de cygnes. Mais elle était heureuse, je crois. En cours, Alex n'avait d'yeux que pour elle.

Il me semblait voir clair dans le petit jeu d'Alex. J'aurais voulu mettre Ameena en garde, mais elle m'évitait. Après les cours, il la raccompagnait même jusque chez elle, et la retrou-

vait le matin devant le bahut. Ils se donnaient rendez-vous pour aller se balader au jardin public du quartier. Les rares fois où nos chemins se croisaient, elle fuyait mon regard, alors qu'Alex, lui, me dévisageait en souriant. Il avait un sourire charmeur.

Un jour, après les cours, je l'ai surpris dans le parc en train de prendre une pose élaborée devant l'appareil d'Ameena. Je n'ai pas pu m'empêcher de vanner Ameena et de froncer les sourcils en passant devant eux.

– Ah, tu fais des portraits, maintenant.

Ce à quoi elle a répondu :

– Tout le monde évolue.

Alex a ajouté, avec son rire pur et innocent :

– Sauf certaines personnes, on le sait.

Malgré tout, un jour, je suis allée trouver Ameena chez elle. Aunty m'a dit qu'elle était sortie, mais l'air gêné qu'avait sa mère en disant ça montrait clairement qu'elle était à la maison et qu'elle ne voulait pas me voir. Je n'y suis pas retournée. Et puis mon père a fait sa deuxième crise cardiaque.

Cette fois, il n'a tenu que trois jours dans l'unité de soins intensifs de l'hôpital. Les médecins faisaient tout leur possible, promettaient-ils à Mohammed et à mon Ammi, qu'on devait forcer à quitter les lieux à la fin de chaque visite. Elle n'arrivait pas à comprendre pourquoi ils refusaient qu'elle dorme dans la chambre de mon père.

– Je peux dormir par terre sur un drap, dites-leur juste ça, nous suppliait-elle, Mohammed et moi.

Évidemment, nous ne pouvions pas demander une chose pareille ; nous savions qu'elle ne serait pas autorisée à le faire. Un jour, elle est tombée sur un médecin originaire du Bangladesh et elle l'a poursuivi partout, plaidant son cas en ourdou, jusqu'à ce qu'il se réfugie derrière des portes closes.

Puis mon père s'en est allé. Comme ça, d'un coup – une vie entière, deux pays différents au moins, tant d'espoirs et de désespoir, tant de mots et de silence… Tout cela s'en était allé. Le vide qu'il a laissé derrière lui a grandi de jour en jour, surtout après l'enterrement, puis, peu à peu, sans que je m'en rende compte, il a commencé à se combler, comme un trou dans le sable sec, imperceptiblement, se remplit de grains inaperçus qui glissent à l'intérieur.

Mon frère s'est occupé des funérailles. Certains des amis de mon père et de Mohammed sont venus assister aux cérémonies, chez nous et à la mosquée. Ammi et moi n'avons pas eu le droit de nous rendre à l'enterrement – nous étions des femmes. Nous n'avions même pas envisagé d'y aller. Mais Ammi a voulu se rendre sur la tombe de mon père après, et elle a protesté, faiblement – la seule et unique fois, dans mon souvenir, où je l'ai entendue protester –, quand Mohammed et ses amis barbus lui ont dit qu'il ne fallait pas.

– Mais au pays, on avait le droit d'aller dans les cimetières, s'est-elle plainte.

C'était mal, lui a-t-on répondu. Ces pratiques-là devaient cesser. Les femmes ne devaient pas aller au cimetière. Toutes ces choses qu'on faisait jadis, c'était mal, ça ne correspondait

pas au vrai chemin de l'islam. Ils lui ont cité tout un tas de textes. Ils lui ont dit que les femmes étaient trop faibles pour être admises dans les cimetières. Elles ont le cœur fragile et trop sensible, car elles sont des épouses et des mères. Ils lui ont dit que les femmes pleuraient sur les tombes, et que de telles lamentations sur les défunts étaient contraires aux principes islamiques.

Ma mère n'a pas protesté plus. Elle avait écouté mon père toute sa vie ; désormais, elle écoutait Mohammed. Elle a fait ce qu'elle avait toujours fait dans ces moments-là : elle a pris son exemplaire corné et usé du Coran, l'a lu et relu, lentement, laborieusement, et comme à chaque fois qu'elle parcourait le Livre saint, son visage a perdu son air soucieux – j'avais même l'impression dans ces moments qu'elle rajeunissait, comme si une petite fille, cachée dans son corps ratatiné, enveloppée dans les plis de ses vêtements, se penchait soudain dehors par ses yeux.

Vous vous demandez sûrement : et moi, est-ce que j'avais envie d'aller sur la tombe de mon père ?

Rien ne m'en empêchait. J'aurais pu m'y rendre sans le dire à personne. Ce n'était pas illégal en Angleterre, bien sûr, et aucun gardien de cimetière n'aurait pu me barrer le chemin. Mais rappelez-vous comment j'étais alors : j'avais une foi profonde en ma religion. J'ai toujours la foi. Mais à l'époque, c'était encore la religion qu'Abba m'avait transmise. J'étais fidèle à ses dogmes car j'étais fidèle à mon père, qui avait beaucoup souffert pour nous offrir une vie décente.

Pas souffert au sens matériel, même si ça avait peut-être été le cas : qui sait comment il avait réuni l'argent pour acheter son taxi, qui sait quels truands avaient pu l'accoster, quels poivrots avaient pu pisser dans son taxi de putain de Paki ? Ma mère se rappelait souvent le jour – c'était avant la naissance de Mohammed, au début des années 1990 ou à la fin des années 1980 – où Abba avait trouvé une croix gammée peinte à la bombe sur son taxi, pendant la nuit, et ses vitres brisées ; ils avaient eu du mal à se faire dédommager par l'assurance, si bien qu'Ammi avait dû vendre une partie de ses bijoux. Mais Abba évoquait à peine ces épreuves-là ; il ne s'y attardait pas, les acceptait comme faisant partie de sa vie professionnelle. Ce qu'il ressassait sans cesse, en revanche, inexorablement, de manière obsessionnelle, c'étaient ses souffrances spirituelles : combien il se sentait perdu dans cet antre de vices et d'iniquité, ce royaume des incroyants, combien il avait peur que ses descendants soient engloutis par les marécages et la vilenie de l'Occident, et s'éloignent non seulement de ses terres d'origine, ce qui était inévitable, mais aussi du regard bienveillant d'Allah. Son père, c'est-à-dire mon grand-père, avait dû quitter une ville nommée Phansa, au fin fond de l'Inde, pour s'exiler au Pakistan au moment de la Partition, perdant au passage une sœur, victime des violences entre communautés.

– Regardez-moi, disait souvent mon père, et ses amis – qui avaient pour la plupart connu des trajectoires similaires – acquiesçaient d'un hochement de tête. Regardez-moi. Mon

cher père, si respectable, a quitté le royaume des incroyants pour la nation des purs, et moi j'ai dû quitter ce pays pour cette île impure.

Mohammed et moi avions grandi en portant ce fardeau, et j'avais sous les yeux l'exemple de ma mère – de la confiance absolue qu'elle accordait aux hommes – pour cimenter ma foi. Quel choix avais-je ?

Non, je n'ai même pas envisagé de me rendre sur la tombe de mon père. Voyez-vous, je voulais par-dessus tout rester fidèle à *son* islam.

L'affaire de ma critique du poème de Cope avait été discrètement enterrée quand je suis revenue au collège au bout d'une semaine d'absence. Le proviseur m'a convoquée dans son bureau pour me présenter ses condoléances. Mrs Chatterji, les larmes aux yeux, m'a offert une magnifique édition du livre de Kahlil Gibran, *Le Prophète*, cadeau que j'ai accepté de mauvaise grâce, l'interprétant comme une critique implicite de ma foi, mais qui, rétrospectivement, partait d'une volonté de se rapprocher le plus possible de ma conception de l'islam ; ce livre m'était offert dans un geste d'amour.

J'étais tellement noyée dans la tristesse d'avoir perdu mon père qu'il m'a fallu deux jours, peut-être davantage, pour remarquer qu'Ameena, désormais, s'asseyait seule en classe. Elle ne traînait plus avec Alex, ni avec sa bande. Alex sortait

avec une autre fille, d'une autre classe, m'a-t-on appris quand j'ai posé la question. Ne l'avais-je pas remarquée, cette jolie danseuse classique, qui jouait aussi dans l'équipe de netball ? Mais Ameena alors ? Les filles ont pouffé de rire. Ça va, ça vient, ont-elles répondu. Ameena avait perdu ses rares amies d'avant ; elle les avait ignorées pendant les quelques jours où, pendue au bras d'Alex, elle avait fait partie de cette bande de branchés. Désormais, ses vieilles copines gardaient leurs distances. Et, évidemment, Ameena avait cessé d'exister aux yeux d'Alex et de ses potes.

Elle mangeait seule au réfectoire. Parfois, James se joignait à elle. Je vous ai parlé de James ? Non ? James était l'un de ces garçons qu'on trouve dans toutes les classes. Son corps semblait légèrement hors de contrôle. Il se cognait partout. Ce n'était pas un grand athlète, bien sûr, mais contrairement aux autres intellos coincés de la classe, il aimait faire du sport. Il avait des cheveux d'un brun terne, et un visage incroyablement rose. Aucune fille ne craquait jamais pour lui, mais il tombait toujours amoureux des plus jolies nanas du bahut. Il leur écrivait des poèmes – des petits trucs innocents sur le dévouement du cœur et l'harmonie des âmes – pendant un trimestre ou deux, puis, confronté au mépris ou à l'indifférence, il s'entichait d'une autre jolie fille. S'il était tombé amoureux de quelqu'un comme Ameena, il aurait peut-être eu sa chance, mais James était de ces hommes qui semblent toujours choisir les femmes qui vont les repousser à coup sûr, comme s'ils avaient peur, au fond de leur cœur, d'être acceptés.

Bref, quand James venait s'asseoir à côté d'Ameena, ce n'était donc pas parce qu'il était amoureux d'elle. Il ne lui écrivait pas de poèmes, non, rien de tout ça. Quand James se mettait à écrire à une fille, toute la classe était au courant, parce qu'il lui offrait ses poèmes devant tout le monde, en lui disant : « Tiens, c'est… hem… pour toi… hem… » James ne faisait jamais de coups en douce. Je crois que c'est pour ça qu'on ne se moquait pas de lui et qu'on ne le brutalisait pas, contrairement aux autres intellos. Il vivait sa drôle de vie avec une sorte d'ouverture et de générosité dont j'étais déjà consciente à l'époque, mais je n'en ai vraiment apprécié la valeur que beaucoup plus tard. C'était aussi le seul garçon de la classe qui pouvait aborder des sujets sérieux – ta foi en Dieu, par exemple – sans te charrier comme le faisaient les sportifs, ni te prendre de haut à la manière des coincés. Quand James venait s'asseoir près d'Ameena, c'est juste parce qu'il était comme ça ; il avait remarqué ce qu'on lui faisait subir, et il ne voulait pas se joindre à la meute.

C'est James qui m'a briefée sur ce qui s'était passé. Bon, j'aurais pu le deviner toute seule. Le coup habituel : Alex s'était lassé d'Ameena et le lui avait fait savoir discrètement, comme il s'y prenait à chaque fois – Alex n'était pas une brute et je crois qu'il n'aimait pas se montrer cruel. Mais Ameena n'avait pas su ou pu déchiffrer le message. Elle s'était accrochée à Alex et sa bande, au point d'en devenir ridicule et même pathétique. Cela avait duré à peu près une semaine, jusqu'au moment où Alex n'avait pu le supporter davantage – il avait

déjà une nouvelle copine, la danseuse qui était dans la classe du dessus – et il avait dit à Ameena, devant tout le monde, d'« aller se faire foutre ». Toute la bande s'était moquée d'elle. Leur histoire s'était arrêtée là. C'est exactement ce qu'Alex cherchait. Il voulait juste se débarrasser de cette ex trop encombrante. Mais, étant celui qu'il était, il ne s'était pas rendu compte, et encore moins soucié, du fait que cette humiliation publique allait totalement griller Ameena au sein du bahut.

Ameena restait assise seule et se détournait généralement quand j'étais dans les parages, comme si elle voulait éviter de me voir. Si, en classe, les autres refusaient de lui faire une place dans leurs groupes de travail – sauf lorsqu'un professeur les y obligeait –, Ameena les évitait scrupuleusement elle aussi. James était la seule personne dont elle acceptait la présence.

Je restais à l'écart, à cause de son attitude. Ou peut-être lui en voulais-je encore d'avoir pris le parti d'Alex. Quoi qu'il en soit, c'est James qui est venu me demander un jour, à l'heure du déjeuner, pourquoi je ne parlais plus à Ameena.

– T'es pas comme les autres, m'a-t-il dit. Pourquoi tu la snobes comme ça, toi aussi ? C'est dégueulasse.

J'ai répondu que non, je ne la snobais pas.

– Elle veut pas me parler.

– Tu lui as donné une chance ? a-t-il insisté, direct et conciliant comme à son habitude.

Je n'ai rien répondu.

Le lendemain, pendant une récréation, je suis allée derrière le toboggan de la cour, là où Ameena se planquait généralement pour fumer. Je ne savais pas trop ce que j'allais lui dire, mais je ne pouvais ignorer l'épine que les paroles de James avaient plantée dans ma conscience. Ameena était bien là. Mais elle ne fumait pas une clope. Elle tirait sur une cigarette électronique.

– Tu vapotes pour le fun, ou t'arrêtes ? ai-je plaisanté, maladroitement.

– J'essaie.

J'ai hoché la tête.

– Tu nous as manqué à la mosquée, ai-je repris, après une pause un peu gênée.

– C'est pas sur ma route, a-t-elle répliqué avec un rire sarcastique.

Puis elle s'est ravisée :

– Ben, vous aussi vous m'avez manqué.

Elle a tiré sur sa cigarette électronique en détournant le regard.

– Peut-être que je viendrai sonner chez toi la prochaine fois que j'y vais ?

– Tu veux sauver mon âme, hein ?

Elle a regardé ailleurs puis, au moment où je croyais la conversation close, elle a ajouté :

– Ouais, peut-être que tu pourrais sonner.

C'est comme ça qu'Ameena est devenue une habituée de ma bande à la mosquée, laquelle était alors en train de passer aux mains de « frères et sœurs » du parti Hizb ut-Tahrir, qui n'avait aucune tolérance pour les « déviances de l'Occident ». Elle s'est mise à emprunter puis à acheter des livres sur l'islam. Je la guidais, et j'étais heureuse de le faire. On m'avait dit que chaque personne qu'on amène – ou ramène – à la foi vous ouvrait une nouvelle porte du paradis.

Je vois que vous me regardez bizarrement ; vous vous demandez si c'est ça qui l'a « radicalisée », comme les médias aiment le dire. Effet de groupe, rancune collective, pente glissante : je vois toutes ces expressions s'agiter sous votre crâne. Mais qu'est-ce qui a amené Ameena à se radicaliser en réalité ? Est-ce la religion qu'elle a apprise à la mosquée ? Je reconnais que le groupe dont je faisais partie prônait sans doute l'interprétation de l'islam la plus stricte de tous les musulmans qui fréquentaient notre mosquée ; donc, d'une certaine manière, c'est moi qui ai radicalisé Ameena. Quand j'ai fini par réfléchir à ces choses, c'est ce que j'ai cru pendant des mois, et je m'en suis terriblement voulu, surtout après ce qui lui est arrivé. Je ne me défausse pas de mon rôle dans cette histoire, mais je vous pose la question : êtes-vous sûr que c'est la mosquée qui a radicalisé Ameena ? Pourquoi elle parmi plus d'un millier de fidèles ? La mosquée est-elle la seule responsable ? Est-ce moi la seule responsable, est-ce l'islam de

mon père et de mon frère ? Ou bien le divorce des parents d'Ameena ? Est-ce cette blessure secrète et cette colère tapies dans le regard lucide d'Ameena ? Son amour perdu pour Alex ? La manière dont ses amies l'avaient snobée ? Est-ce la profonde désapprobation de sa mère à l'égard du foulard islamique ?

Car, après avoir arrêté de fumer, Ameena s'est mise à couvrir ses cheveux d'un foulard bien ajusté, comme nous le faisions déjà avec d'autres jeunes musulmanes. Contrairement à moi, elle ne portait pas le niqab en dehors de chez elle et de l'école (je venais de passer du hijab au niqab couvrant tout le visage), mais elle avait pris l'habitude de porter un foulard et des vêtements amples, sans marques distinctives – des pantalons en toile au lieu de jeans, des chemises à manches longues à la place des pulls moulants. Sa mère n'aimait pas ça. Le voile, je veux dire. Elles se disputaient. Elles s'étaient toujours disputées. Par le passé, Aunty s'était inquiétée du fait qu'Ameena fume et des garçons avec lesquels elle sortait ; à présent, c'était ses idées religieuses et les filles avec qui elle traînait qui lui faisaient peur. Elle ne pouvait pas exprimer sa préoccupation en public, du moins pas devant nous. Après tout, elle aussi était musulmane : comment une musulmane pouvait-elle empêcher une autre musulmane d'embrasser ce qu'elle croyait être sa religion ? C'est peut-être justement parce qu'il lui était impossible d'interdire ouvertement à sa fille de me fréquenter, d'aller à la mosquée et de porter le voile ou des vêtements amples qu'Aunty la harcelait et la sermon-

nait de plus belle derrière leur porte close. Ameena me racontait leurs disputes avec un certain plaisir. Autrefois, tout au fond d'elle-même, elle avait dû sentir que d'un point de vue moral, sa mère avait raison de vouloir l'empêcher de fumer et de coucher avec n'importe qui. Mais à présent, elle avait la certitude que la morale était de son côté.

Et le père d'Ameena alors ? A-t-il remarqué qu'il se passait quelque chose ? A-t-il protesté ? Je ne sais pas : je crois qu'Ameena et son père avaient endossé des rôles immuables dans ce jeu complexe de commodité et de ressentiment auquel ils se livraient. Ils se conduisaient différemment quand ils étaient ensemble ; ils ne voyaient que ce qu'ils voulaient voir, surtout le père d'Ameena. Cela l'arrangeait bien, tout comme le ressentiment que sa fille éprouvait à l'égard d'Aunty. Et puis, je me pose la question : en dépit de ses mœurs occidentales, de ses airs de star du tennis, n'avait-il pas le sentiment que sa fille, à l'heure de négocier le passage à l'âge adulte, serait plus en sécurité sous un foulard qu'en minijupe ?